

Devant cette douleur où il sent vibrer encore les bons sentiments, M. Dorval s'est ému ; il va vers la porte, en pousse le verrou, revient au jeune homme.

— Pourquoi vouliez-vous me voler ? lui demande-t-il.

— Vous tenez à le savoir ?... Eh bien ! soit !... Je vous avouerai tout.

Et Gilbert fait sa confession ; il dit quel fatal entraînement l'a égaré, les cinq mille francs détournés et perdus, — et il termine ainsi :

— Ces cinq mille francs... Oh ! je n'eusse pas pris un sou de plus, je vous le jure, et je comptais bien les restituer quelque jour !... Ces cinq mille francs remis dans ma caisse, j'étais sauvé ; nul n'aurait connu ma faute... Le sort ne l'a pas voulu... Maintenant, que vous me dénonciez ou non, c'est toujours pour moi le déshonneur !... Je ne l'attendrai pas.

— Que ferez vous ?

— Une balle de revolver dans la tête, et j'aurai expédié !

— Vous ne songez pas à votre père en parlant ainsi.

— Au contraire ; c'est parce que j'y songe, et que je ne veux pas qu'il me méprise et me maudisse !

Gilbert parlait avec un tel accent de résolution que M. Dorval ne douta pas un instant qu'il ne mit son projet à exécution ; alors, n'écoutant que sa pitié :

— Monsieur Gilbert Perron, voulez-vous me faire un serment ?

— Lequel, monsieur ?

— Vous quitterez Paris, vous retournerez dans votre famille.

— La Justice m'y atteindra comme ici.

— Non, la Justice n'aura pas à vous poursuivre, car demain vous aurez dans votre caisse les cinq mille francs qui y manquent.

En même temps, M. Dorval tirait de son secrétaire cinq billets de banque de mille francs, qu'il tendait à Gilbert.

— Les voici.

Gilbert resta un moment sans voix tant l'émotion le serrait à la gorge ; puis, enfin, des sanglots coupant ses mots, il balbutia :

— Oh ! monsieur, tant de générosité !... C'est la vie que vous me rendez !... Oui, je fuirai Paris, j'irai vivre auprès des êtres chers que jamais je n'aurais dû quitter !... Avec de bons bras et du courage on trouve partout à gagner son pain... Oh ! merci, monsieur, merci !... J'espère bien vous rendre un jour...

— Je ne vous demande rien, interrompit M. Dorval... Que tout ceci reste entre vous et moi... Et maintenant redescendez, prétextez une indisposition et quittez ma maison pour n'y pas revenir. Nous ne nous connaissons plus. Adieu.

II

Huit années s'étaient écoulées.

On était à la fin de juin, époque où la foule parisienne, rompant l'étroite limite qui l'enferme, se répand, avide de plein air, dans les grandes et petites villes de notre littoral.

L'une des plus proches, le Tréport, voyait chaque jour se renouveler ou s'accroître le nombre des voyageurs que les trains du Chemin de fer du Nord lui apportaient, les uns pour quelques heures seulement, les autres pour toute une saison.

Parmi ces derniers se trouvaient M. et Mme Dorval, arrivés depuis une quinzaine.

Ils avaient vu Dieppe, Le Havre, Boulogne ; cette année c'est le Tréport qu'ils avaient voulu visiter.

Encore fort alertes, en dépit de leurs soixante ans, souvent ils aimaient à gravir les quatre cents marches et plus qui accèdent au Calvaire. Non loin ils s'asseyaient au bord des hautes falaises. Et, de là, leurs regards suivaient au loin la marche des bateaux pêcheurs qui dansaient sur les flots comme de frêles coquilles, leur voile enflée au vent.

Au charme qu'ils éprouvaient à contempler ce tableau se mêlait chez Mme Dorval une sorte de crainte instinctive ; l'immensité lui faisait peur, et jusque-là son mari n'avait pu la décider à une promenade en mer.

Un jour, pourtant, elle y consentit. La mer était calme, à peine une brise légère. C'était un dimanche. Les trains de plaisir avaient amené une foule joyeuse qui se